

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



Le Livre des Rois de Ferdousi

Pendant longtemps Ferdousi ne représentait rien d'autre pour moi que le nom d'une avenue de Téhéran. Avenue que j'ai souvent parcourue à pied ou en voiture pour me rendre dans les bureaux de la société qui était alors notre agent en Iran. C'était une époque dont je n'ai pas gardé de très bons souvenirs. Nos partenaires faisaient partie des vingt ou trente grandes familles qui gravitaient autour du Shah. Tout aussi imbues d'elles que l'était le Shah lui-même qui se disait descendant du grand Xerxès. On a eu le malheur de s'associer à eux. On a eu le temps de bien les connaître, leur morgue, leur hypocrisie et finalement leur incompétence. Et tout a très mal fini, avant même que le régime s'écroule.

Ce qui ne m'a pas empêché d'admirer la Perse et son ancienne culture. Je trouve qu'il est déjà difficile de comprendre à quelle vitesse l'Islam et la culture arabe se sont étendues vers l'Ouest, prenant en un tour de main l'Afrique du Nord et l'Espagne avant de s'enfoncer dans l'Afrique Noire. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que cette religion sortie du désert - et la culture qui y était attachée - ait pu conquérir un vieux pays comme la Perse. Même si Xerxès et Alexandre étaient loin, le pays avait gardé son unité sous les Sassanides. Et si la religion de Zoroastre avait un peu dégénéré, elle reposait malgré tout sur des principes philosophiques puissants. Or, l'Islam a balayé tout cela, la Perse a commencé à vivre à l'heure de Bagdad et la langue arabe est devenue la grande langue de communication et de culture.

Je me demande si les Persans n'en veulent pas encore aujourd'hui aux Arabes à cause de tout ceci. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne les aiment pas et même qu'ils les regardent avec beaucoup de hauteur. D'ailleurs ils ont réussi à créer leur propre Islam. *Le Livre des Rois* a probablement été la base sur laquelle ils ont pu rebâtir leur fierté nationale. C'est en tout cas la première œuvre majeure écrite en persan après la conquête arabe du 7ème siècle. Et c'est une œuvre magique. Je l'ai d'abord découverte chez Sindbad qui n'en a édité que des fragments. J'en ai été tout de suite ébloui. Un mélange de chansons de geste, de Chevaliers de la Table Ronde, de *Mille et*

Une Nuits. J'ai essayé de trouver une édition complète. Il n'y en avait pas. Si ce n'est la traduction, faite au siècle dernier par l'orientaliste Jules Mohl. J'ai fait le siège de Monsieur Samuelian de la Librairie Orientale, rue Monsieur Le Prince, qui a récupéré effectivement quelques volumes, de très grand format et en très mauvais état, de cet ouvrage. Finalement, j'ai découvert que l'Imprimerie Nationale rééditait un fac-similé, en plus petit format, de l'édition originale, en persan et en français, et j'en ai fait l'acquisition¹. L'Imprimerie Nationale dispose d'ailleurs en France de la plus belle collection de caractères de tous types et de toutes les écritures. Il est dommage que ses éditions restent confidentielles et soient si mal distribuées.

Le Livre des Rois ou *Shah-Nameh* est un véritable monument. Un monument riche de cent mille vers. Le vers, dit Ferdousi quelque part, est une grâce de plus pour le lettré. Pour l'ignorant c'est un bienfait car il perpétue le souvenir (il permet de mémoriser). C'est l'oeuvre d'une vie. Il y a travaillé pendant 25 ans. Mais Ferdousi a été mal récompensé. Cette oeuvre monumentale, faite à la gloire des rois et du peuple perses, ne lui a rapporté que persécutions de la part des autorités en place. On dit que quand le sultan Mahmoud a finalement décidé de lui envoyer un présent à sa mesure, le cortège du sultan rentrait par une porte de sa ville natale de Tous, alors que le corps sans vie de Ferdousi en sortait par une autre. Elle lui a pourtant rapporté la renommée posthume. Dans tout l'Orient. Et dans l'Orient seulement. Une oeuvre pourtant qui devrait être aussi connue en Occident que celle de Homère. La traduction aussi a été l'oeuvre d'une vie, celle d'un Allemand, né en 1800, venu en France étudier chez les orientalistes Silvestre de Sacy et Abel Rémusat, et qui est chargé en 1826 par le gouvernement français de la traduction et de l'édition de cet ouvrage, ce qu'il pour-

¹ voir : *Abou'lkasim Firdousi : Le Livre des Rois, publié, traduit et commenté par Jules Mohl, réimprimé avec l'autorisation de l'Imprimerie Nationale par Jean Maisonneuve, 1976, édition bilingue*, en neuf tomes

suit jusqu'à sa mort en 1876, tout en étant professeur au Collège de France. L'édition en persan et en français faite par l'Imprimerie Nationale au 19ème siècle est absolument superbe. Le fac-similé édité par Maisonneuve en 1976 à l'occasion du 50ème anniversaire de la dynastie Pahlavie, aux dimensions plus modestes, n'est pas mal non plus.

Des extraits ont été publiés avant la guerre par le très éclectique éditeur Piazza². Mais ceux publiés plus récemment par Sindbad ne sont pas mal non plus : les extraits sont très bien choisis ; ce sont les plus belles pages de la partie épique de l'ouvrage et elles sont liées par des résumés³.

La première partie du *Shah-Nameh* est un rappel des mythes fondateurs. C'est l'histoire des civilisateurs, des rois qui enseignent à l'humanité le feu, le travail des métaux, la navigation, la médecine, etc. C'est l'Age d'Or que connaissent toutes les civilisations. Puis vient le règne du Mal. Enfin celle du Grand Justicier, Féreydoun. On y reconnaît les thèmes de *l'Avesta* (les antiques hymnes iraniens) et des *Veddas* indiens.

La partie centrale, la plus intéressante, concerne les rois Keyanides. C'est là que l'on trouve les rois célèbres Key Kâvous et Key Khosrow et les véritables héros de l'épopée tels que Rostam. C'est l'époque de la guerre sans fin contre le Touran (les Turcs, le Mal), ceux qui viennent d'au-delà de l'Oxus, les Nomades, alors que les Iraniens sont déjà des sédentaires et que les hauts-plateaux sont riches. Au moment où j'écris ces lignes c'est la guerre en Afghanistan dont la carte apparaît tous les soirs sur les écrans de télévision. Je n'ai donc pas besoin de vous faire une grande leçon de géographie. L'Oxus c'est l'Amoû-Déryâ qui se jette aujourd'hui dans la Mer d'Aral et se jetait à l'époque dans la Mer Caspienne. Le Touran

² voir *Abou'lkasim Firdousi : Le Livre de Feridoun et de Minoutchehir, rois de Perse, d'après le Shah-Nameh, trad. Jules Mohl, édit. H. Piazza, édit. d'Art, Paris, 1924*

³ voir *Ferdowsi : Le Livre des Rois (extraits et présentation de Jules Lazard sur traduction de Jules Mohl), édition Sindbad, Paris, 1979*

de l'épopée c'est donc le Turkestan, l'Ouzbekistan, le Khirgizistan d'aujourd'hui. Kaboul qui est souvent citée dans les luttes entre Iraniens et Touraniens (ainsi d'ailleurs que le Kashmir) et Hérat font partie de l'Iran. Le Sistan où se retire Rostam quand il est fâché avec le Roi, se trouve à la frontière sud-ouest de l'Afghanistan avec l'Iran (il y a un lac qui porte le même nom et des marais). Les Turcs ne sont donc pas à l'ouest de l'Iran à l'époque mais à l'est. Tous, la ville natale de Firdousi, se trouve tout près de l'ancien Oxus.

Avec la troisième partie enfin on entre dans la période historique. On cite rapidement Darius III et Alexandre qui devient iranien, puis la dernière dynastie, les Sassanides, qui va du III^{ème} siècle après J.-C. jusqu'à l'invasion arabe. Et c'est chez les Sassanides que l'on va trouver le fameux Chosroès Ier, le parangon de justice (il y a une cloche à sa porte que tout un chacun peut faire sonner pour obtenir justice) que l'on retrouve dans le ***Roman d'Antar.***

Ceux qui ont fait du grec au lycée seront certainement déçus de ne pas y trouver les grands rois achéménides qui ont accompagné l'histoire de l'ancienne Grèce. On n'y parle guère de Cyrus le Grand, ni de Darius, ni de Xerxès, ni de Cyrus le jeune, ni de son frère Artaxerxès II. Cette absence des rois achéménides, plutôt étonnante, s'explique par le fait que les origines de l'épopée sont à rechercher essentiellement chez les Scythes, ces Iraniens du Nord qui avaient nomadisé dans les steppes de l'Asie Centrale et même chez les Parthes. Cela explique également certains traits communs, surtout dans la première partie, avec les mythes de l'Inde voisine. On est donc assez loin de l'Iran qui nous est plus familier, celui qui borde l'Irak et la Turquie actuelle, celui de Téhéran (anciennement Rey), Qazvin, Ispahan, Shiraz et Persépolis, régions qui sont encore séparés de la partie orientale qui nous intéresse ici par les hauts-plateaux du Khorassan et du Kirman.

Avec la conquête les Arabes imposent non seulement leur religion mais également leur langue. La langue arabe est sacrée (encore aujourd'hui) parce que c'est celle de la Révélation. Elle

s'impose non seulement comme langue de l'enseignement coranique mais également comme langue littéraire. Et ceci pendant deux siècles. Jusqu'à la fin du IXème siècle lorsque Bagdad tombe et que le pouvoir du monde islamique passe à Damas. Bien sûr ce sont les dynasties de l'est de la Perse, plus éloignées du pouvoir qui sont les premières à secouer le joug arabe. Et bien sûr la langue arabe ne s'est jamais imposée au gros de la population. Les Arabes n'étaient pas assez nombreux.

Le premier mérite de Ferdousi qui est né entre 932 et 942 et mort en 1020 ou en 1025, est donc d'avoir réhabilité la langue persane et d'avoir ouvert la voie. Une chance : les dialectes persans étaient assez proches les uns des autres et la langue n'a pas beaucoup changé depuis. Il paraît que les Iraniens d'aujourd'hui peuvent encore lire le **Shah-Nameh** dans le texte comme nous pouvons lire Ronsard et Montaigne.

Les plus belles scènes du **Shah-Nameh** sont les scènes de batailles ou de combats entre preux. Tel celui de Bahrâm qui après trois jours de combats entre Iraniens et Touraniens s'aperçoit qu'il a perdu son fouet sur le champ de bataille et y retourne le soir pour l'y chercher : « *Les vils Turcs trouveront mon fouet* », dit-il, « *je serai leur risée et le monde deviendra devant mes yeux noir comme l'ébène, car mon nom est inscrit sur le cuir du fouet et le sepadbâr des Turcs s'en emparera* ». « *Bahrâm frappa son cheval et partit pour le champ de bataille, guidé par la lune qui illuminait la terre. Il pleura amèrement sur les morts, sur les malheureux dont la fortune s'était éclipsée* ». Finalement il trouve son fouet « *souillé de sang et de poussière sous un amas de blessés* » mais son cheval ayant senti la présence de juments ne veut plus bouger. Il l'abat, à bout de patience, et se trouve tout seul « *et il vit toute la plaine jonchée de morts et la terre colorée comme la fleur du gânier* ». Les Turcs l'aperçoivent. Une grande troupe toute composée de chefs de l'armée l'entoure bientôt. « *Il banda son arc et lança tant de flèches qu'il en obscurcit le monde. Quand ses traits furent épuisés, il saisit sa lance et la montagne et la plaine devinrent une mer de sang. Lorsque sa lance ne fut plus qu'un tronçon, il prit*

son épée et sa massue et fit pleuvoir le sang comme un nuage verse la pluie ». Finalement un Turc le frappe de son épée par derrière. « *Le vaillant Bahrâm tomba le visage contre terre ; son bras qui tenait l'épée était abattu : il ne pouvait plus combattre et tout était fini pour lui. Son cruel ennemi lui-même en eut pitié et sa joue se couvrit de rougeur comme d'une flamme subite ; il détourna la tête, affligé et honteux, et son sang échauffé bouillonnait dans son cœur* ».

Cela ne vous rappelle-t-il pas les héros des sagas ? Ces Indo-Européens quand même quelle race ! Et cette langue n'est-elle pas merveilleuse ?

Il y a beaucoup de combats singuliers entre héros qui s'avancent devant leurs troupes et insultent l'ennemi jusqu'à ce qu'un champion sorte des lignes adverses. Mais ce sont des scènes que l'on trouve aussi chez d'autres peuples, et p. ex. chez les Chinois dans *la Chronique des Trois Royaumes* ou dans leur grand roman populaire *Au Bord de l'Eau*. Le héros par excellence, l'Hercule de l'Iran, l'éléphant, le pahlavan mythique (bizarre comme ce mot ressemble à notre paladin, mais le Larousse illustré indique comme origine étymologique le latin palatius, le paladin serait un homme du palais, étrange coïncidence), c'est bien sûr Rostam. Une force surhumaine. Quand il va à la chasse il tue un onagre, puis arrache un arbre pour lui servir de broche et le mange tout entier. « *Quand l'onagre fut rôti, il le dépeça et le mangea jusqu'à la moelle des os* ». A croire qu'avant d'inventer leurs Gaulois grands mangeurs de sangliers, les auteurs d'Astérix ont lu le *Shah-Nameh* ! Même son cheval Rakhsh est fantastique : « *Bouche d'encre, l'écume abondante, de l'ardeur, des hanches rondes, de la sagacité et l'allure douce* ». Quand on le vole (Rostam l'avait laissé seul dans la plaine, dormant à l'ombre de quelques arbustes, après avoir ingurgité ses onagres, et des voleurs l'avaient repéré et reconnu), il faut une armée entière : « *Rakhsh s'élança contre eux comme un lion indomptable, en tua deux à coups de sabots et arracha la tête à un autre avec les dents ...* ». Lorsque Rostam, beaucoup plus tard, est finalement victime de son demi-frère, attiré dans une zone bourrée de pièges, c'est encore Rakhsh qui le met en

garde : « *Rakhsb flairait le sol nouvellement remué et se ramassait comme une boule; il se cabrait, il avait peur de l'odeur de cette terre et battait le sol de ses sabots* ». Malheureusement Rostam ne l'écoute pas. Le destin l'aveugle. Et ils meurent tous les deux dans la fosse déchirés par les javelots et les épées tranchantes...

Le pahlavan et son cheval sont liés chez ces peuples cavaliers par une relation toute particulière, une relation d'amour. Quand le malheureux fils de Kâvous, Siâvosh, poursuivi par une passion coupable de la reine et calomnié par elle auprès de son père (l'éternelle histoire de la femme du Pharaon), se réfugie chez les Turcs et tombe finalement victime de la méfiance de leur roi Afrâssiâb, il presse au moment de mourir, la tête de son cheval Behzad contre sa poitrine et lui parle tristement à l'oreille et lui recommande de ne se laisser approcher que par son fils Khosrow. Après sa mort, « *Khosrow montra la selle et la bride à Behzad qui leva la tête et aperçut le roi ; il poussa un soupir ; il regarda la peau de léopard qui couvrait la selle de Siâvosh, les longs étriers et la selle de bois de peuplier ; il se tenait au bord de l'abreuvoir et ne bougeait pas. Key Khosrow, le voyant tranquille, alla doucement à lui avec la selle. Le noble cheval resta en place, et ses deux yeux devinrent des fontaines de larmes. Le roi et Guiv pleuraient aussi et leur douleur les consumait comme un feu ardent ; leurs yeux versaient des larmes, et leurs langues maudissaient Afrâssiâb. Khosrow caressait Behzad en lui passant la main sur les yeux et sur la face, sur le poitrail, sur les membres et à travers la crinière* ». Finalement le cheval se laisse monter « *et bondit comme la tempête* ».

On trouve ce genre de relations d'amour et de connivence entre le cheval et celui qui le monte chez d'autres peuples cavaliers. Chez les Bédouins bien sûr : Antar a une jument de noble lignée, Endjer, noire comme la nuit et comme son maître. Antar est amoureux de son cheval merveilleux. Même Abla en est jalouse. Toute sa vie il ne chevauche que lui et lorsque son maître est mort Endjer s'en va au loin et se perd dans le désert. Même relation chez les

Serbes⁴. Le grand héros des Serbes, le Prince Marko, a un cheval absolument unique, Sharatz, dont il ne se sépare jamais. Il se battait avec ses antérieurs. Il savait se baisser au moment même où son maître risquait de se faire transpercer par la lance ennemie. Ses sabots lançaient des étincelles. De ses naseaux sortait une flamme bleue. Il mordait les oreilles du cheval de l'adversaire de son maître. Il piétinait à mort les soldats turcs. Marko pouvait dormir tranquillement sur son dos quand il chevauchait à travers les montagnes. Sharatz veillait. Aussi Marko laissait-il son cheval manger et boire (du vin) dans ses propres plats et coupes. Il aimait son cheval plus que son propre frère (je ne parle même pas de sa femme). Il partageait la gloire de ses victoires avec lui et n'a jamais monté un autre cheval. Ils étaient « *comme un dragon monté sur un dragon* ». Et nos propres romans de chevalerie ? Le cheval le plus célèbre est celui de l'aîné des frères Aymon⁵, Renaud de Montauban. Même son nom est célèbre : Bayard, comme le Chevalier sans peur et sans reproche. Bayard est plus rapide que le faucon, comprend tout, réveille Renaud quand il y a du danger. Dans les combats il se bat avec le cheval adverse. Quand Renaud poursuit le Sarrasin Bourgons, le fait tomber de son cheval et continue le combat à terre, Bayard « *indigné de la fuite du cheval du païen, bondit sur sa trace, le mordit à la crinière et le ramena, bon gré, malgré, pour être, comme lui, spectateur de la lutte engagée entre leurs maîtres respectifs* ». Une fois de plus on pense à une BD connue et on se dit que Morris avec le cheval de Lucky Luke n'a rien inventé non plus. Mais les vieux Français n'ont pas tout à fait les mêmes valeurs que les nobles Persans et Arabes : lorsque Charlemagne assiège les Frères Aymon dans leur château et qu'il n'y a plus rien à manger, Renaud envisage un moment à donner son cheval à manger à ses enfants et ce n'est que devant le regard attristé que lui lance Bayard qu'il change d'avis. De même accepte-t-il à la

⁴ voir *Woislav M. Petrovitch : Hero Tales and Legends of the Serbians*, édit. George G. Harrap & Co, Londres, 1921

⁵ voir *l'Histoire des quatre frères Aymon dans Alfred Delvau: Collection des Romans de Chevalerie mis en prose française moderne*, libr. Bachelin-Deflorenne, Paris, 1869

fin de sa vie pour se réconcilier avec Charlemagne de lui donner son cheval. Qui pour se venger le fait jeter avec une pierre au cou d'un pont. Mais Bayard réussit à s'en sortir et, dégoûté du genre humain, se sauve et va finir sa vie seul comme Endjer, dans les forêts sauvages des Ardennes.

Les valeurs qui se dégagent du texte de Ferdousi sont celles de la dernière dynastie sassanide : légitimité royale, loyauté des vassaux, importance de l'idée de justice, lutte du bien contre le mal (vieilles idées typiquement iraniennes qu'on trouve dans le mazdéisme, chez Zoroastre, et aussi dans le manichéisme), la soumission au destin (probablement sous l'influence de l'Islam) et un vague monothéisme. Ces valeurs sont celles qui imprègnent les pahlavans : la légitimité du roi n'est jamais mise en question et la loyauté du pahlavan est absolue. C'est ce qui rapproche leur éthique de celle de la chevalerie européenne. Encore qu'il y a des limites que même un roi ne doit pas franchir. Quand Rostam, le fidèle entre les fidèles, est humilié par Key Kâvous, il explose : *« Je suis le vainqueur des lions, le distributeur des couronnes. Quand je suis en colère, que devient Kâvous ? C'est Dieu qui m'a donné la force et la victoire et non pas le roi et son armée. Le monde est mon esclave et Rakhsb mon trône ; mon épée est mon sceau, mon casque est mon diadème ; le fer de ma lance et ma massue sont mes amis ; mes deux bras et mon cœur me tiennent lieu de roi. J'illumine la nuit sombre avec mon épée ; je fais voler les têtes sur le champ de bataille. Je suis né libre et ne suis pas esclave, je ne suis le serviteur que de Dieu »*.

La droiture est une des grandes idées du zoroastrianisme (comme elle est celle des brahmanes en Inde : un brahmane ne doit jamais mentir). La grande devise de la religion : Pensées pures, Paroles pures, Actions pures. Mais en Orient il y a toujours des arrangements possibles. Deux combats singuliers marquent à jamais l'existence de Rostam. Dans les deux il use de subterfuges.

Le premier est son combat contre Esfendiâr. Un grand héros, champion du bien, espoir de l'Iran, fils du roi Goshtâsb. Sa mort annoncera la fin des Keyanides. Ferdousi pleure sa mort avant

même de commencer son récit : « *Dans la nuit sombre le rossignol ne dort pas et la rose est agitée par le vent et la pluie. Je vois la pluie et le vent sortir du nuage et je me demande pourquoi le narcisse est triste. Qui sait ce que le rossignol dit et ce qu'il cherche sous les feuilles du rosier ? Ecoute à l'aube du jour, entends ces chants pehlevi : ils pleurent la mort d'Esfendiâr, et ces plaintes sont tout ce qui reste de ce héros ; et pendant la nuit sombre le nuage qui répète le cri de Rostam fend le coeur de l'éléphant et les griffes du lion* ». C'est Goshtâsb qui craint qu'Esfendiâr lui ravisse son trône, qui l'envoie traîtreusement chercher Rostam pour le lui ramener les menottes aux mains. Rostam, déjà vieux, cherche à éviter le combat, mais Esfendiâr, fier et loyal à son roi et à sa mission, ne fait rien pour échapper à son destin. Pendant le combat il a le dessus. Il lance soixante flèches qui toutes transpercent Rostam et Rakhsh. Rostam saute de son cheval, se sauve dans la montagne, Rakhsh rentre au palais. La nuit arrive. Rostam demande à ne pas continuer le combat pendant la nuit. D'ailleurs il va rentrer au palais faire ses adieux aux siens et le lendemain suivre Esfendiâr en prisonnier. Celui-ci, magnanime et plein d'admiration pour « *l'éléphant* », accepte. Zâl, le père de Rostam, qui a des relations spéciales avec l'oiseau Simorgh (un avatar de l'oiseau Rokh des *Mille et une Nuits*) guérit grâce à la magie les blessures de Rostam et lui indique une flèche de tamaris qui inmanquablement blessera à mort Esfendiâr (comme dans ce récit de la mythologie scandinave où une branche de gui indiquée par Loki va tuer Baldr). Le lendemain Rostam ajuste sa flèche sur son arc et la tire droit dans l'oeil d'Esfendiâr. « *Le monde devint noir devant le prince illustre, sa stature de cyprès s'affaissa, la sagesse et la gloire l'abandonnèrent ; son arc chinois s'échappa de ses mains, il saisit la crinière et le cou de son cheval noir et son sang rougit la poussière du champ de bataille* ».

L'autre grand combat dramatique de Rostam fut son combat contre Sohrâb. Je parlerai plus loin des histoires d'amour du Shah-Nameh, et entre autres de la rencontre de Rostam et de Tahminè, la fille du roi de Samengân. C'était dans le Touran là où Rostam avait perdu son cheval Rakhsh. De la rencontre est né un fils, un héros aussi fort que son père, un champion pour le Touran. Le jour du

combat personne ne sait que Sohrab est le fils de Rostam. Celui qui devait montrer son père à Sohrab sur les recommandations de sa mère est tué au combat et Rostam, contre toute invraisemblance il est vrai, tait son nom. Les deux se rencontrent. Se battent pendant deux jours entiers. Sohrab finalement a le dessus. Il terrasse Rostam et s'apprête à le décapiter. Rostam une fois de plus ruse et fait croire au jeune champion que les lois de l'honneur exigent que l'on ne tue pas un adversaire la première fois qu'on le renverse. Sohrab se laisse convaincre. Un peu plus tard c'est Rostam qui jette Sohrab à terre et sans perdre de temps lui fend la poitrine avec son épée. C'est ensuite le temps de la reconnaissance et des larmes et des éternels regrets. Des larmes d'autant plus amères que si Rostam n'avait pas rusé c'est lui qui était mort et non son fils. La douleur de perdre un enfant est impossible à supporter. On pleure sur la vie qu'il n'aura pas. On pleure sur sa propre survie. Car seuls les grands créateurs ou les acteurs de l'histoire, qu'ils soient bons ou mauvais, survivent dans la mémoire à jamais. L'homme ordinaire après sa mort ne reste vivant que tant que l'on veuille bien se souvenir de lui. Sa compagne, ses amis, ses enfants. Les enfants sont les derniers à disparaître. Eux morts, il est effacé définitivement. Ferdousi qui avait lui-même perdu un fils à la fleur de l'âge connaissait cette douleur (« *j'ai soixante-cinq ans et lui en avait trente-sept ; il n'a pas demandé de permission au vieillard et est parti seul. Il s'est hâté, et moi je me suis attardé à voir ce que deviendraient mes œuvres* », se plaint-il à la fin du **Shah-Nameh**). Avant de raconter l'histoire de Shorab il médite sur sa mort : « *Si une rafale surgissant de l'espace fait tomber une orange à terre avant sa maturité, l'appellerons-nous juste ou injuste, bienfaisante ou criminelle ? Si la mort est justice, où est l'injustice et pourquoi excite-t-elle tant de cris et de lamentations ? Ton esprit ne peut percer ce mystère et tu ne trouves aucun moyen de soulever ce voile* ».

Tout au long du **Livre des Rois** Ferdousi nous accompagne avec ses pensées et ses sentiments. Lorsque nous refermons le Livre nous croyons le connaître complètement avec ses faiblesses et sa grandeur. Il est devenu un ami. Dès l'ouverture il nous étonne. Voi-

ci comment débute le **Shah-Nameh** : « *C'est ici, ô sage, le lieu de dire la valeur de l'intelligence... L'intelligence est le plus grand de tous les dons de Dieu, et la célébrer est la meilleure des actions. Elle est le guide, elle est la joie du coeur, elle est ton secours dans ce monde et dans l'autre. Elle est la source de tes joies et de tes chagrins, de tes profits et de tes pertes : si elle s'obscurcit, l'homme à l'âme claire ne peut connaître le contentement...* » Hommes du XXIème siècle, le siècle de l'islamisme, du wahabisme et autres intégrismes religieux triomphants, de Loft-Story et de la télé-réalité, vous doutez-vous qu'un homme du Xème siècle, onze siècles avant vous, avait introduit son épopée, la plus grande épopée de tous les temps, par une éloge de l'intelligence ?

L'histoire de Rostam et de Shorab est devenu représentative d'un mythe ou d'un motif folklorique, celui du meurtre du fils par le père, à l'instar de l'histoire d'Oedipe, qui symbolise le meurtre du père et la relation sexuelle avec la mère. Murray A. Potter⁶ cherche des parallèles chez d'autres peuples et en trouve même dans les îles du Pacifique. Il cite deux cas qui intéressent les peuples indo-européens : l'un est le sujet d'une chanson de geste germanique, le **Hildebrandslied**, très fragmentaire, mais est également repris par la chanson de Dietrich de Berne dont j'ai déjà parlé. C'est une histoire qui se termine bien puisqu'il y a reconnaissance avant que le fils ne soit tué. L'autre se trouve chez les Celtes⁷. On sait que c'est la littérature galloise qui a produit le cycle arthurien qui a été à la base de notre « *matière* » bretonne dont se sont inspirés tous nos romans de chevalerie de la Table Ronde. On sait moins que les Irlandais ont eu leurs propres cycles de légendes, beaucoup plus anciens et plus bruts que ceux des Gallois : le cycle mythologique, le cycle héroïque d'Ulster, le cycle ossianique et le cycle plus ou moins historique des Rois.

⁶ voir *Murray Anthony Potter: Sohrab and Rostem, the epic theme of a combat between father and son, a study of its genesis and its use in literature and popular tradition, édit. David Nutt, Londres, 1902*

⁷ voir *Magnus Maclean: The literature of the Celts, its history and romance, édit. Blackie & son, Londres, 1906*

Le grand héros du *Cycle de l'Ulster* c'est Cuchulainn, un paladin aussi magnifique que Rostam. Quand il va pour chercher femme, il est décrit habillé d'une tunique pourpre fermée avec une broche en or sur sa blanche poitrine où l'on voit battre son coeur. Sa chemise est blanche, brodée de rouge et d'or flamboyant. Au fond de ses yeux luisent sept pierres de dragons rouges. Ses joues rouge-sang sont rayées de bleu et de blanc. Son haleine envoie des étincelles et des flammes. Mais un rayon d'amour illumine son regard. On dirait qu'une pluie de perles est tombée sur sa bouche. Ses sourcils sont aussi noirs que les murs d'une ruine calcinée... Mais le père de sa bien-aimée ne veut pas d'un tel gendre et le convainc d'aller voir la dangereuse et guerrière Scathach qui règne sur l'île de Skye. Celle-ci le soumet à un tas d'épreuves pendant lesquelles l'aperçoit la fille de Scathach. Uathach, à sa fenêtre, en tombe immédiatement amoureuse : sa face et sa couleur changent à tour de rôle, passant du blanc le plus extrême au rouge le plus profond. Finalement elle obtient le droit de coucher avec son héros qui avant de la quitter lui demande, si elle a un fils, de le former aux armes à l'exception d'une arme mystérieuse, le gaebolg, de l'envoyer en Ulster mais de ne pas lui dire qui est son père et de plus de lui inculquer de ne pas dire son nom. Le fils, Conloch, devenu grand et fort, arrive en Ulster, défait tous les guerriers envoyés contre lui et finalement c'est Cuchulainn qui va s'opposer à lui. Le combat est longtemps incertain jusqu'à ce que le malheureux père se serve de son arme secrète, le gaebolg... et reconnaisse trop tard que c'est son propre fils qu'il a tué. Et en le prenant en trahison comme Rostam avec Sohrab. Les deux histoires sont donc très semblables, d'autant plus que dans une des versions Cuchulainn se laisse mourir de tristesse au pied d'un arbre. Or Rostam lui aussi cherche à se suicider et ce sont ses amis et ses parents qui l'en empêchent. L'histoire de Cuchulainn est ancienne - tout le cycle date du début de l'ère chrétienne -, l'Irlande n'a jamais été envahie par les Romains et est restée longtemps à l'écart. La source est donc forcément aryenne et très ancienne.

Il y a d'ailleurs une autre aventure de Cuchulainn qui rappelle celle du combat de Rostam contre Esfendiâr. Les circonstances font qu'il doit se battre contre un héros qu'il estime beaucoup (comme Rostam estimait Esfendiâr), un ancien compagnon d'armes, Ferdia. Le combat dure trois jours. Trois jours pendant lesquels la lutte est dure mais chevaleresque. Le soir lorsque Cuchulainn soigne ses blessures il envoie les mêmes herbes que lui-même utilise à son ennemi de l'autre côté de la rivière. Le quatrième jour la lutte devient féroce. Cuchulainn a demandé à son cocher de l'insulter pendant le combat pour accroître sa fureur. Ferdia arrive à le blesser sérieusement. Cuchulainn demande alors qu'on lui envoie son gaebolg. On apprend alors de quoi il s'agit : une arme qui flotte sur la rivière et qui descend avec le courant. Son cocher envoie l'arme. Cuchulainn avec ses orteils la lance sur Ferdia. Elle entre dans son ventre comme un javelot et trente crocs s'ouvrent à l'intérieur du corps. Personne ne peut plus la retirer. Ferdia se meurt. Et Cuchulainn le pleure.

Et les femmes dans tout cela ? Il y a quelques femmes guerrières (Gordaférid qui affronte Sohrab dans un combat singulier jusqu'à ce que ses cheveux se dénouent et révèlent son sexe), un peu comme dans les chansons de geste germaniques (Brünhilde) ou dans les légendes irlandaises (Scathach, la reine de Skye). Mais il y a surtout d'admirables amoureuses (plus amoureuses que les hommes qui semblent simplement accepter cet amour comme un dû).

Je parle ailleurs de la façon dont l'amour a évolué en Orient au cours des temps. En attendant je vous dirai ce que personnellement je conclus de la lecture de tous ces écrits anciens qu'ils soient arabes, persans, indiens ou même chinois. Je pense que l'homme avait depuis les temps immémoriaux - et surtout l'homme oriental - deux problèmes essentiels avec la femme : Il la désirait. Il en devenait lubrique. C'est donc la femme qui était lubrique. On notera que dans les terres les plus traditionnelles de l'Islam on n'est toujours pas sorti de cette manière de voir. Il faut que la femme voile ses

charmes pour que le désir de l'homme ne soit pas réveillé. Si elle ne le fait pas elle est impudique. L'autre problème c'est qu'il la dominait avec sa force physique, sa violence. Elle, la faible, ne pouvait donc se défendre qu'avec son intelligence, donc sa ruse et ses paroles ; la femme est donc rusée et fautive (remarquez qu'en ce qui concerne son habileté en paroles, les choses n'ont pas tellement changé depuis lors et l'homme reste encore souvent désemparé devant la rhétorique féminine !). Il y a un exemple frappant dans les **Mille et une Nuits** où une femme est les deux à la fois, lubrique et rusée.

On sait que lorsque le roi Shariar apprend par son frère Shahzaman que la reine copule avec un grand nègre en ses jardins lorsqu'il est à la chasse, il décide de tout abandonner et de partir avec son frère, cocu lui aussi, sur le chemin d'Allah. Se reposant à l'ombre d'un arbre ils voient arriver un effrit effrayant et se réfugient en haut de l'arbre. L'effrit libère l'adolescente qu'il avait enlevée et s'endort la tête sur ses genoux. La « *jeune fille désirable, éclatante de beauté, lumineuse à l'égal du soleil quand il sourit* » aperçoit les deux voyageurs cachés dans les branches, pose la tête de l'effrit au sol et leur demande de descendre en les menaçant, s'ils n'obtempèrent pas, de réveiller le mauvais génie. Dès qu'ils sont au bas de l'arbre « *elle se coucha sur le dos, leva les jambes en l'air et leur dit: baisez-moi, faites-moi mon affaire, sinon je réveille l'effrit pour qu'il vous tue* ». Les deux royaux frères la supplient de leur faire grâce de cette affaire dans l'épouvante dans laquelle les a jetés l'effrayant effrit. Mais rien n'y fait. Ils doivent obéir. « *Ils la conjoignirent donc tous les deux, d'abord l'aîné (comme il se doit) et ensuite le cadet* » (traduction Galland). Quand enfin ils se levèrent de dessus l'adolescente, celle-ci leur demande leurs anneaux, prend un sac, le renverse, il en contient quatre-vingt-dix-huit, tous de couleurs et de modèles différents (le Dr. Mardrus qui exagère toujours, parle même de cinq cent soixante-dix). « *Sachez* », leur dit l'adolescente, « *que chaque fois qu'un homme me baise, je lui prends son anneau. Ainsi, avec vous cent hommes m'auront connue sous la tutelle de ce sale effrit cornu qui m'a enfermée dans ce coffre sous quatre serrures,*

gardée jalousement dans une demeure au fond de l'océan. Il a cru me vaincre. Mais lorsque la femme veut quelque chose, il n'est personne au monde qui puisse l'empêcher de l'obtenir ».

Rien d'aussi érotique dans le ***Shah-Nameh*** (ou alors Jules Mohl l'a expurgé). Il y a une femme pourtant assez impudique pour désirer le fils de son mari, c'est Soudâbè, la femme du roi Key Kâvous. Lorsqu'elle aperçoit inopinément le jeune prince, « *elle devint pensive et le coeur lui battit: elle passa par toutes les couleurs comme la bordure d'un tapis, elle devint semblable à un morceau de glace placé devant le feu* ». Comme le jeune Siâvosh ne répond pas à ses avances, elle le calomnie auprès de son mari. C'est le début des malheurs de Siâvosh : il doit passer l'ordalie du feu, puis s'exile chez le Touranien Afrâssiâb chez qui il trouve finalement la mort. Pourtant Key Kâvous garde la reine auprès de lui (il en est toujours amoureux et c'est la mère de ses fils). Et c'est finalement Rostam, lorsqu'il apprend la mort de Siâvosh, qui va trancher la tête de Soudâbè.

C'est lorsque Rostam est à la recherche de son cheval volé et qu'il passe la nuit chez le roi de Samengân qu'il rencontre celle qui sera la mère de Sohrab. C'est lorsqu'il dort et que l'étoile du matin passe déjà dans le ciel qui tourne, que la porte de sa chambre s'ouvre doucement, poussée par une esclave qui tient à la main une lampe parfumée d'ambre. Apparaît « *une femme voilée au visage de lune, brillante comme le soleil. Ses deux sourcils formaient un arc, les deux boucles de ses cheveux étaient des lacets, sa stature était celle du haut cyprès ; ses deux lèvres ressemblaient à la cornaline du Yémen, sa bouche était petite comme le coeur serré d'un amoureux, son esprit était plein d'intelligence, son corps était pur comme son âme* ». Rostam, le héros au coeur de lion demeure stupéfait. Elle lui dit qu'elle est Tahminè, la fille unique du roi, « *née de la race des lions et des léopards* ». Elle lui dit tous les récits qu'elle a entendus sur lui, Rostam, et combien ils l'ont remplie d'admiration. « *Je me suis souvent mordu les lèvres à cause de toi ; souvent j'ai voulu voir tes épaules et ta poitrine. Maintenant Dieu t'a fait descendre dans cette ville, et je suis à toi si tu veux de moi ; sinon ni oiseaux ni poissons ne me verront jamais. Songe que mon amour pour toi m'a réduite à sacrifier ma raison pour ma pas-*

sion. Que Dieu peut-être me donnera de toi un fils qui deviendra brave et fort. Et qu'enfin je t'amènerai ton cheval ». Est-ce la beauté de Tahminè qui convainc Rostam, ou sa passion, ou tout simplement l'espoir de récupérer son cheval ? En tout cas il consent, demande malgré tout la permission au père, passe « *une nuit longue et sombre* » avec sa compagne, et le matin, comme tous les paladins, s'en retourne chez lui.

Dernière histoire de femme amoureuse du ***Shah-Nameh*** : celle de Manijè, fille d'Afrâssiâb. Elle rencontre Bijen, encore un pahlavan valeureux, lors d'une fête champêtre, le fait rentrer dans sa tente, l'enivre, puis l'emporte dans son palais où ils font la fête et « *passent leur vie dans le plaisir* ». Mais Afrâssiâb l'apprend, fait mettre Bijen couvert de chaînes dans une fosse dont l'ouverture est fermée par une pierre, démolit le palais de sa fille qu'il met à la rue. Mais celle-ci n'abandonnera pas son amant. Elle va quêter de la nourriture de porte en porte, qu'elle passe à Bijen par un trou qu'elle a creusé à côté de la pierre, et se lamente jour et nuit, ne cessant de garder la fosse. Lorsque Rostam arrive, déguisé en marchand, pour essayer de délivrer Bijen, elle lui raconte ses malheurs, puis va l'aider en allumant dans la nuit un grand feu près de la fosse de Bijen. Rostam et ses compagnons délivrent Bijen et détruisent le palais d'Afrâssiâb. Puis ils ramènent Bijen et Manijè à la cour du roi Key Khosrow. Pendant le chemin de retour, lorsque Rostam voit Manijè assise sous sa tente avec ses esclaves et son guide, elle qui il y a peu s'était présentée devant lui en pauvre, la tête nue, les yeux en larmes, essuyant de ses manches ses paupières sanglantes, il prononce cette maxime : « *On a beau répandre le vin, il en reste toujours le parfum* ». Et plus tard Key Khosrow, lorsqu'il aura entendu toute l'histoire, fera apporter cent robes de brocart de Roum brodées de perles et d'or, des esclaves, des caisses d'or, des tapis, et dira à Bijen : « *Porte ce présent à cette femme qui a tant souffert ; ne lui fais jamais de peine, ne lui adresse pas une parole froide, pense aux maux que tu lui a causés. Passe avec elle ta vie dans le bonheur, et réfléchis sur la manière dont tourne le sort !* »

Imagine-t-on un plus bel hommage à une femme ? Et en Orient en plus ?

(2002)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 2, L'âge d'or arabo-persan.*